

DE LA FORCE D'UN IMAGINAIRE. LA PEUR DE LA MODERNITÉ DANS L'ALLEMAGNE DE L'IMMÉDIAT APRÈS-GUERRE

Jean SOLCHANY

Jean SOLCHANY

Institut d'études politiques de Lyon

Dans son ouvrage *Mythes et mythologies politiques*, Raoul Girardet met brillamment en évidence le rôle joué par l'irrationnel dans le fonctionnement des mentalités politiques et définit sa démarche comme une « tentative d'exploration » de l'imaginaire politique¹. Quelques années plus tard, dans le cadre de sa réflexion consacrée à l'opinion dans la France de Vichy, Pierre Laborie évoque « la part primordiale qui revient à l'imaginaire social dans l'explication du politique² ». Avec la notion d'imaginaire social, plus pertinente encore que celle par trop limitative d'imaginaire politique, les historiens du contemporain ont enfin tourné leur regard vers un champ d'investigation déjà labouré par les spécialistes des périodes plus anciennes. Mais qu'est-ce que l'imaginaire social ? Dans une défi-

1 - GIRARDET (Raoul), *Mythes et mythologies politiques*, Paris, 1986, p. 11.

2 - LABORIE (Pierre), *L'opinion française sous Vichy*, Paris, 1990, p. 12-13. Voir également du même auteur, « De l'opinion publique à l'imaginaire social », *Vingtième siècle*, n° 18, avril-juin 1988, p. 101-117, et « Histoire politique et histoire des représentations mentales », PESCHANSKI (Denis), POLLAK (Michael) et ROUSSO (Henry), *Histoire politique et sciences sociales*, Bruxelles, 1991, p. 155-169.

3 - BACZKO (Bronislaw), *Les imaginaires sociaux. Mémoires et espoirs collectifs*, Paris, 1984, p. 31.

4 - Sur les grandes revues intellectuelles de l'immédiat après-guerre, voir von der BRELIE-LEWIEN (Doris) et LAURIEN (Ingrid), « Zur politischen Kultur im Nachkriegsdeutschland. Politisch-kulturelle Zeitschriften 1945-1949. Ein Forschungsbericht », *Politische Vierteljahresschrift*, 24, 1983, p. 406-427.

5 - Pour une présentation succincte de la réflexion sur le nazisme dans l'Allemagne de l'immédiat après-guerre, voir SOLCHANY (Jean), « Y a-t-il eu "maîtrise du passé" dans l'Allemagne des années zéro ? », *Liber. Revue internationale des livres*, supplément au n° 103 de *Actes de la recherche en sciences sociales*, juin 1994, p. 12-13. Voir également SOLCHANY (Jean), *Comprendre le nazisme dans l'Allemagne des années zéro (1945-1949)*, Paris, PUF, 1997.

6 - Sur la vision du monde des élites universitaires, voir RINGER (Fritz K.), *The*

inition souple, Bronislaw Baczko le présente comme l'ensemble des « représentations globales de la société et de tout ce qui se rapporte à elle³ ». Les expériences politiques, les processus économiques, les bouleversements sociaux, les mutations culturelles entrent dans le champ de représentation de cette forme particulière de l'imaginaire qui induit une vision totalisante du réel dont les composantes dépassent de loin la seule sphère du politique. L'imaginaire social apparaît ainsi comme l'ensemble des représentations qui détermine la vision du monde des élites politiques, économiques et intellectuelles et dont le fondement repose pour une part non négligeable sur une perception irrationnelle ou mythologique de la réalité. La tâche de l'historien est donc de décrypter les imaginaires sociaux à l'œuvre derrière les discours dotés d'une grande rationalité apparente et de mettre en évidence leur logique de fonctionnement, fondée sur des associations d'images qui permettent la formulation d'angoisses ou d'aspirations infrarationnelles.

Composante essentielle de la culture des élites allemandes, la peur de la modernité est l'exemple même d'un imaginaire social qui tire sa cohérence de la force combinatoire des images. Perceptible dans bien des analyses historico-sociologiques du phénomène nazi qui fleurissent au lendemain de 1945, cette vision fantasmatique de la situation politique, économique et sociale de l'Allemagne a été réactivée sous le choc de la défaite et de l'écroulement du nazisme. Les quelques années qui suivent l'écroulement du Reich hitlérien ont en effet été le théâtre d'une intense mobilisation des intellectuels, favorisée par la floraison d'une multitude de grandes revues bénéficiant de tirages élevés et par la soif de comprendre qui habite alors une partie de la population certes minoritaire, mais

socialement influente⁴. Des publicistes et des universitaires issus de tous les horizons ont voulu forger de nouveaux repères à destination d'un peuple déboussolé, confronté à l'ampleur des destructions et au poids de la culpabilité. Ils se sont efforcés de déterminer les causes et la nature du phénomène nazi afin d'en tirer des leçons pour l'édification d'une Allemagne régénérée⁵. Pour ce faire, bien des clercs, en majorité des conservateurs, rendent la modernité responsable des errements de l'Allemagne contemporaine. Mais parmi ces contempteurs d'un monde ravagé par la « massification » et la « sécularisation » figurent également des intellectuels de sensibilité plus libérale et progressiste tant l'antimodernisme est familier à des élites passées par le moule d'une éducation néo-humaniste et élitiste spécifiquement allemande⁶.

Au lendemain de 1945, l'heure n'est cependant pas à des recherches érudites, mais à une production que l'on pourrait qualifier d'essayistique, à mi-chemin entre les considérations journalistiques et les publications scientifiques. Les réflexions historico-sociologiques de l'immédiat après-guerre sont le fruit d'une méditation à chaud. C'est dire combien elles découlent de la mobilisation d'un « stock » d'images et de représentations qui structurent depuis des décennies la vision de l'histoire et de la société des intellectuels. C'est pourquoi elles se révèlent particulièrement propices à l'étude d'un imaginaire social qui prend la forme d'une phobie antimoderniste enracinée de longue date. Cette dénonciation de la modernité repose en dernière analyse sur la combinaison de trois systèmes d'images fortement répulsives, évoquant la suffocation, la déchéance et l'apocalypse.

Aux sources de la modernité se trouve la révolution industrielle, dont les retombées économiques, sociales et culturelles sont jugées avec sévérité par nombre de clercs conservateurs. La croissance démographique, les concentrations de population induites par l'industrialisation, le développement des grandes villes sont associés à tout un imaginaire de la suffocation. Les images du trop plein, de la submersion, de l'entassement et de l'enfermement sous-tendent les évocations de la « crise » du monde moderne. Pour le publiciste autrichien Robert Ingrim, l'accroissement de la population européenne au XIX^e et dans la première moitié du XX^e siècle constitue ainsi la cinquième « catastrophe » de l'histoire européenne. Conséquence du formidable apport de nourriture et de travail suscité par la révolution industrielle, cette surcharge de population menace un continent aux dimensions réduites : espace jusqu'alors raisonnablement peuplé, l'Europe est désormais « engorgée⁷ ». Dans une étude consacrée à l'« homme de la masse », publiée dans la maison d'édition de la CSU, Thomas Aich partage la même obsession du trop plein : il se demande notamment comment l'Europe n'a pas « débordé », n'a pas « étouffé » sous un tel flot de population nouvelle⁸. Ce dernier apparaît en tout cas comme la cause de tous les « ébranlements » et de tous les « bouleversements » qui ont débouché sur des catastrophes « inimaginables ». Dans son analyse célèbre de la « catastrophe allemande », le vieil historien Friedrich Meinecke souscrit également à cet imaginaire de la submersion : produit mécanique de la croissance démographique, les « masses populaires » (*Volksmassen*) de la civilisation industrielle représentent un danger qui, comme une « vague puissante », « déferle » depuis la seconde moitié du XIX^e siècle sur le

« monde civilisé » (*Kulturwelt*)⁹. Dans le même esprit, l'historien Ludwig Dehio évoque avec effroi le « flot bouillonnant et informe des masses¹⁰ ».

Mais chez d'autres observateurs tout aussi effrayés par la modernité, la peur de la submersion cède la place à la hantise de l'entassement et de l'enfermement. En dépit de la formidable épreuve représentée par l'accroissement de la population, l'Europe a survécu. Reste que le prix payé pour cette survie malsaine – le développement phénoménal du fait urbain – est jugé exorbitant. L'économiste néo-libéral Wilhelm Röpke stigmatise ainsi les « grandes villes tentaculaires » qu'il qualifie de « monstreuse énormité¹¹ ». L'écrivain Gerhard Nebel n'hésite pas à voir dans l'urbanisation l'amorce d'une « métamorphose de l'environnement » particulièrement inquiétante et se livre à une évocation saisissante de ce « système gigantesque fait d'un enchevêtrement de cavités, qu'aucune divinité urbaine ne protège et que nous appelons la grande ville ; les hommes qui y sont nichés se trouvent coupés des forces élémentaires de la nature. En effet, un nuage constitué d'un gaz nauséabond fait de houille et de soufre, mais aussi de suie, de fumée et de poussière, ainsi qu'une atmosphère putride, fermentation malsaine de maçonneries pourries, de haillons, d'excréments et d'urine que les masses répandent année après année empêchent le passage des vagues régénératrices de l'air océanique ; ils ne laissent également passer qu'une infime partie des rayons du soleil, ce titan qui donne la vie. Et à cette perte du feu et de l'air, s'ajoute le renoncement à une communion intime avec la terre, qui se retrouve en quelque sorte bannie en enfer, séparée de l'homme par un entrelacement artificiel de surfaces dallées, de conduits et d'égoûts. Pourtant, ce n'est

Decline of the German Mandarins. The German Academic Community, 1890-1933, Cambridge, 1969, et RINGER (Fritz K.), *Fields of Knowledge. French Academic Culture in Comparative Perspective*, Paris, Cambridge, 1992, p. 95-108 et p. 196-207.

7 - INGRIM (Robert), *Von Talleyrand zu Molotov. Die Auflösung Europas*, Stuttgart, 1951, p. 58. L'ouvrage a d'abord été publié en anglais à New York en 1946 puis en allemand à Zurich en 1947.

8 - AICH (Thomas), *Massenmensch und Massenwahn. Zur Psychologie des Kollektivismus*, Munich, 1947, p. 10-11.

9 - MEINECKE (Friedrich), *Die Deutsche Katastrophe, Betrachtungen und Erinnerungen*, Wiesbaden, 1946, p. 11.

10 - DEHIO (Ludwig), *Équilibre et hégémonie*, Paris, 1959, p. 126 (traduction française de DEHIO (Ludwig), *Gleichgewicht oder Hegemonie. Betrachtungen über ein Grundproblem der neueren Staatengeschichte*, Krefeld, 1948).

11 - RÖPKE (Wilhelm),

Civitas humana ou les questions fondamentales de la Réforme économique et sociale, Paris, 1946, p. 260. L'ouvrage est d'abord paru en langue allemande en 1944 : W. RÖPKE, *Civitas Humana. Grundfragen der Gesellschafts- und Wirtschaftsreform*, Erlenbach-Zurich, 1944 ; il a été réédité en 1946 et en 1949.

12 - NEBEL (Gerhard), *Tyrannis und Freiheit*, Düsseldorf, 1947, p. 46-47.

13 - RÖPKE (Wilhelm), *op. cit.*, p. 262-263.

14 - TÖNNIES (Ferdinand), *Gemeinschaft und Gesellschaft*, Leipzig, 1887.

15 - MUELLER-GRAAF (Carl Hermann), *Irrweg und Umkehr. Betrachtungen über das Schicksal Deutschland*, Bâle, 1946, p. 94. Une première édition de cet ouvrage a été publiée en 1945 sous le pseudonyme de Constantin Silens. Une nouvelle édition paraît en 1948 à Stuttgart. Voir également RÖPKE (Wilhelm), *op. cit.*, p. 219.

16 - WINDISCH (Hans), *Führer und Verführte. Eine Analyse deutschen Schicksals*, Seebruck am Chiemsee, 1946, p. 21.

17 - *Ibid*, p. 81.

pas seulement cette absence des forces élémentaires de la nature qui caractérise l'existence des masses agglomérées ; il faut également déplorer la perte de cette quiétude que procurent les forêts enivrantes et les prairies chatoyantes, l'or frémissant des champs de blé, le triomphe joyeux des arbres fruitiers en fleurs, en somme la sérénité qu'apporte la présence de Pan et de Demeter à l'âme tourmentée des hommes¹² ». En des termes plus sobres, Wilhelm Röpke s'inquiète également de l'enfermement du citoyen coupé de la nature et de la ruralité ; c'est pourquoi il s'interroge sur le développement continu des banlieues qui s'interposent entre les campagnes et les centres urbains et limitent les possibilités de contact entre les citoyens et les zones rurales plus saines ; en outre, la multiplication des automobiles et la saturation des voies de communication menacent d'entraver les déplacements et de réduire un peu plus encore les possibilités d'évasion hors de mégapoles aux dimensions de plus en plus monstrueuses¹³.

*

Un peu plus intellectualisée sans doute que la peur de la suffocation, l'angoisse de la déchéance n'en fournit pas moins la matière à un second imaginaire répulsif qui structure en profondeur la vision du monde des élites conservatrices. La modernité est accusée d'avoir induit un processus de déchéance multiforme, à la fois sociale, biologique, spirituelle et culturelle. Avec la civilisation industrielle, l'humanité est passée d'une certaine forme d'organisation sociale à une autre. En clair, le stade de la société (*Gesellschaft*) a succédé à celui de la communauté (*Gemeinschaft*). L'opposition communauté/société, ce doublet fondamental de la sociologie jadis défini par Tönnies, a fait depuis lors

l'objet de multiples reprises, déformations et simplifications, notamment de la part d'intellectuels conservateurs soucieux de parer leur critique de la modernité d'une certaine rigueur conceptuelle¹⁴. Au lendemain de 1945, la disparition progressive des sociétés traditionnelles et rurales au cours du XIX^e siècle est décrite sous la forme imagée du déracinement (*Entwurzelung*). Le haut fonctionnaire Carl-Hermann Mueller-Graaf décrit avec amertume le sort réservé aux populations condamnées à migrer vers les villes, à ces millions de personnes « arrachées à une cohésion humaine chaleureuse et protectrice, ainsi qu'à la trame des obligations qui les liaient à la terre, à la maison, à la ferme, au jardin et au champ¹⁵ ». Les intellectuels de sensibilité antimoderniste dénoncent donc l'« atomisation » et la « décomposition » de la vie sociale, annonciatrices de la montée des masses.

Car si elle est d'abord le produit de l'accroissement démographique et de l'entassement dans les villes, la masse est également la retombée de cette déliquescence des sociétés traditionnelles, une évolution funeste qui a transformé l'humanité en un agrégat d'individus dépersonnalisés. Aux yeux du photographe et essayiste Hans Windisch, la masse n'est certes que « matière », « humus », simple « quantité », dont le comportement est de l'ordre de l'infra-rationnel. Mais en des temps troublés, dans des communautés en crise souffrant de « troubles de fonctionnement », elle peut devenir un facteur de perturbation majeur de la vie économique, sociale et politique, puisqu'elle ne connaît que « deux principes d'action : l'ivresse et la panique¹⁶ ». D'hommes responsables intégrés dans la structure de la communauté, la modernité a fait des êtres primitifs vivant dans la cadre désarticulé de la société industrielle, sensibles aux mes-

sages des démagogues les plus funestes. C'est alors que la « horde dominante », cette sorte d'antiélite générée par la foule, se laisse porter par les instincts profonds de la masse pour accéder au pouvoir¹⁷.

Mais la massification (*Vermassung*) n'est pas seulement perçue comme un processus de déchéance sociale. Gerhard Nebel voit dans la masse la matérialisation sur le plan collectif d'un dépérissement de la race humaine. Bien sûr, les progrès de la médecine ont permis de sauver des existences innombrables. Reste que l'humanité est paradoxalement menacée par la sauvegarde d'êtres plus fragiles jusqu'alors condamnés à disparaître. Avec les progrès de la médecine, la voie est ouverte à des affections nouvelles, plus discrètes sans doute mais en fin de compte plus pernicieuses. A terme, la tuberculose et le cancer risquent de décimer une humanité de plus en plus incapable de se défendre. La croissance de la population s'est donc opérée au prix d'un affaiblissement profond ; elle s'est en outre traduite par un amoindrissement des capacités spirituelles de l'être humain, ce qui explique en dernière analyse le comportement primitif et grégaire des masses¹⁸.

La métaphore de la déchéance biologique renforce également la diabolisation de la ville ; cette dernière n'est selon Wilhelm Röpke que le produit d'une « dégénérescence pathologique » qui est à l'origine de la « prolétarisation » et de la « dévitalisation » de l'humanité¹⁹. L'avocat Hermann Kapphan souligne pour sa part le caractère particulièrement résistant du « bacille de la grande ville ». Et au-delà du phénomène de la masse et de la grande ville²⁰, c'est la crise du monde contemporain dans son ensemble qui est analysée comme une maladie. Thomas Aich exige un diagnostic soigné de la maladie qui touche l'Allemagne avant de

proposer une quelconque thérapie²¹. Franz Joseph Hylander s'inquiète d'identifier l'inquiétante maladie le monde est la victime²². L'historien Gerd Tellenbach voit dans l'état de l'Allemagne le « symptôme aigu d'une maladie mondiale²³ ». Hans Windisch évoque enfin un peuple malade, drogué, à la recherche de nouvelles toxines²⁴. Dans cette perspective, l'Allemagne n'est plus que la manifestation – certes particulièrement aiguë – d'une affection qui touche l'ensemble des nations. Si elle se retrouve chez bien des auteurs ne souscrivant pas au schéma antimoderniste, la métaphore de la maladie s'intègre donc parfaitement à un imaginaire de la déchéance spécifiquement conservateur ; c'est pourquoi elle est filée avec soin. Hermann Rauschnig, le célèbre auteur de *La révolution du nihilisme*, s'interroge lui aussi au lendemain de 1945 sur le mal qui ronge l'humanité et accorde toute son attention au « temps d'incubation, durant lequel les germes de la décomposition croissent invisiblement²⁵ ».

Plus fondamentalement encore, la déchéance du monde contemporain est d'ordre spirituel. La perte de la foi caractérise un monde sans Dieu. L'humanité est plongée dans la crise des valeurs et se trouve réduite à un état d'avilissement moral déplorable. Mais s'il s'est détaché de Dieu, l'homme moderne n'en ressent pas moins douloureusement la vacuité spirituelle de son existence. C'est là le drame de la sécularisation. Ainsi que l'explique l'économiste Alfred Müller-Armack, « l'homme paie sa liberté de renier Dieu avec la nécessité de peupler son univers de faux dieux et de spectres²⁶ ». La vraie divinité a été remplacée par ces pseudo-religions de la modernité que sont la nation, le socialisme, le fascisme ou encore le nazisme. La déchéance spirituelle a condamné l'humanité à vénérer des idoles plus

18 - NEBEL (Gerhard),
op. cit., p. 40.

19 - RÖPKE
(Wilhelm) ; *op. cit.*,
p. 260.

20 - KAPPHAN
(Hermann), *Wo liegt
Deutschlands Zukunft ?
Vom Sinn der
Katastrophe, Seebruch
am Chiemsee*, p. 154.

21 - AICH (Thomas),
op. cit., p. 6.

22 - HYLANDER
(Franz Joseph),
*Universalismus und
Föderalismus als Erbe
und Aufgabe des
christlichen
Abendlandes und des
deutschen Volkes*,
Munich, 1946, p. 6.

23 - TELLENBACH
(Gerd), *Die deutsche
Not als Schuld und
Schicksal*, Stuttgart,
1947, p. 57.

24 - WINDISCH
(Hans), *op. cit.*, p. 86.

25 - RAUSCHNING
(Hermann), *Le temps
du délire*, Paris, 1948,
p. 126. L'ouvrage est
d'abord paru en
anglais puis en alle-
mand : RAUSCHNING
(Hermann), *Time of
Delirium*, New York,
London, 1946 ;
RAUSCHNING
(Hermann), *Die Zeit
des Deliriums*, Zurich,
1947.

26 - MÜLLER-ARMACK
(Alfred), *Das
Jahrhundert ohne Gott.
Zur Kulturosoziologie*

unserer Zeit, Münster, 1948, p. 55.

27 - Voir notamment AICH Thomas), *op. cit.*, p. 174, HOFFMANN (Wilhelm), *Nach der Katastrophe*, Tübingen, 1946, p. 83 et TELLENBACH (Gerd), *op. cit.*, p. 34-35.

28 - RÖPKE (Wilhelm), *op. cit.*, p. 124.

29 - DEGKWITZ (Rudolf), *Das alte und das neue Deutschland*, Hambourg, 1946, p. 76.

30 - KÜNNETH (Walter), *Der grosse Abfall. Eine geschichtstheologische Untersuchung der Begegnung zwischen Nationalsozialismus und Christentum*, Hambourg, 1947, p. 312.

31 - KAPPHAN (Hermann), *op. cit.*, p. 81.

32 - Von der GABLENTZ (Otto

nocives les unes que les autres, le national-socialisme n'étant que l'aboutissement ultime d'une chaîne dégénérative qui remonte aux débuts de la modernité.

Enfin, le déclin de la culture est la dernière manifestation de la déchéance du monde moderne. Une humanité autrefois nourrie des trésors de la culture européenne et allemande a sombré dans le culte de la technique et du savoir utilitariste, des formes de pseudo-religion sans doute moins directement politiques que les idéologies mais qui se sont révélées en fin de compte tout aussi déstabilisantes. Les différentes manifestations de la culture de masse – la presse à grand tirage, le roman policier, le cinéma, la radio – sont également sur le banc des accusés puisqu'elles traduisent la volonté utopique et nocive d'arracher les masses à leur état d'inculture quasi-bienheureux²⁷. Wilhelm Röpke n'a pas de mots assez violents pour décrire le nouveau citoyen de la modernité, celui qu'il appelle le « barbare civilisé », ce « sauvage intellectuellement nu comme un ver, mais pourvu d'une TSF et d'une mitraillette et demain peut-être d'appareils à produire les atomes (et donc doublement et triplement redoutable). Un barbare au courant des hormones, des complexes, des catalyseurs, des pauses bleues et des théories popularisées de l'hérédité ! Un barbare qui n'a jamais senti la beauté d'Homère, ni l'éternelle humanité du livre de Job, pour qui Sophocle est un article de dictionnaire encyclopédique et Dante un nom pour remplir une page de mots croisés, pour qui une ode d'Horace ou une cadence de Cicéron sont ridicules. Ce barbare civilisé trouve Tacite, Corneille ou Goethe ennuyeux ; il associe le christianisme à des idées tout à fait superficielles. Les romans policiers ou amusants suffisent à satisfaire l'intérêt qu'il porte à la littérature ; son besoin artistique se

contente de quelques phrases snobs cueillies çà et là et de films cinématographiques. Il ne conçoit le sentiment de la nature que s'il a le pied posé sur l'accélérateur. Un barbare dont le cerveau, conformément au nouvel idéal pédagogique de l'ère scientiste, est bourré seulement de savoirs intéressés ». Au terme de cette évocation, Wilhelm Röpke cite Nietzsche en évoquant le large fleuve de la civilisation culturelle occidentale qui s'est rétréci au point de ne plus être qu'un mince filet d'eau qui menace de se perdre dans le désert qui gagne de toute part²⁸. Dans le même esprit, le professeur de médecine Rudolf Degkwitz, un pédiatre de sensibilité progressiste qui reste cependant tributaire d'une vision du monde à bien des égards antimoderniste, dénonce les « barbares qui, souvent, sont récompensés par le prix Nobel²⁹ ».

*

Imaginaire de la suffocation, imaginaire de la déchéance, le discours antimoderniste se nourrit enfin d'un troisième ensemble d'images, celui de l'apocalypse et de la rédemption. Temps de crises, de malheurs et de souffrances, le national-socialisme est parfois l'objet de descriptions apocalyptiques : « Les quatre « cavaliers de l'apocalypse » (...) sont certes les durables compagnons de l'humanité. Mais il est manifeste que leur œuvre de dévastation a atteint des proportions inconnues jusqu'alors (...). Le tableau de l'apocalypse est devenu la réalité brutale du monde contemporain », affirme le théologien Walter Künneth³⁰. Pour Hermann Kapphan, il est difficile de ne pas voir dans Hitler un « possédé » instrument des forces démoniaques³¹. Quant à Otto Heinrich von der Gablentz, haut fonctionnaire et politologue, il discerne dans la personnalité et le comportement d'Adolf Hitler un cas exemplaire

de « possession satanique », qui permet de comprendre « ce que la Bible entend par un possédé, ce qu'elle entend lorsqu'elle désigne dans Satan le "prince de ce monde"³² ». En dernière analyse, Walter Künneht voit dans la massification des sociétés modernes et dans l'étouffement de la personnalité qui en découle l'œuvre des forces démoniaques³³.

Mais ces visions du démoniaque et de l'apocalypse sont étroitement associées à un imaginaire de la rédemption. Sans doute l'humanité s'est-elle enfoncée d'elle-même dans la crise. Depuis un siècle, elle a laissé échapper bien des occasions de retrouver le chemin vers Dieu³⁴. Le drame de la sécularisation n'est cependant pas une fatalité, une évolution irréversible. Selon le bibliothécaire Franz G. Grosse, les dévastations causées par le nazisme sont le dernier avertissement adressé par Dieu à l'humanité. Au lendemain de 1945, l'heure est au sursaut spirituel, le christianisme s'offrant comme la seule voie de renouveau envisageable³⁵. Pour Hermann Rauschning également, la crise ne peut être surmontée que par le retour au christianisme et non par le recours à une quelconque idéologie matérialiste³⁶. Quant à Carl Hermann Mueller-Graaf, il présente de même dans le christianisme la dernière chance de l'humanité : « Car seul d'un christianisme vigoureux jaillit la source de la vie nécessaire à toute communauté saine (...) Que cette source vienne à se tarir, que disparaisse le respect de l'autre, et, de nouveau, le chemin conduira inévitablement au chaos et à l'anéantissement³⁷ ».

La rédemption de l'humanité passe également par le retour à un mode de vie plus sain, aux antipodes de l'industrialisation et de l'urbanisation à outrance. Certains intellectuels n'hésitent pas à dessiner les contours de la société purifiée du futur. Ils élaborent ainsi des pro-

jets de société où la campagne l'emporterait sur la ville. Car les destructions causées aux grandes agglomérations par les bombardements et les combats ne sont pas loin d'apparaître comme une divine surprise³⁸. Carl-Hermann Mueller-Graaf suggère la mise en place d'un réseau de 6000 à 7000 villes rurales, comprenant chacune de 5 à 15 000 habitants ; il serait alors possible de répartir l'ensemble de la population allemande de façon plus saine et plus équilibrée que par le passé. Un peu plus modéré dans ses propos même s'il préconise lui aussi la dissolution des grandes concentrations urbaines et des grandes régions industrielles, Wilhelm Röpke ne nie pas le caractère incontournable de la ville pour une « civilisation avancée ». A condition cependant que sa population ne dépasse pas les 50 000 ou 60 000 habitants, sauf circonstances tout à fait exceptionnelles³⁹. Mais au-delà de la rationalité apparente de ces considérations urbanistiques se dissimule une fois encore la force des images et en l'occurrence l'attrait de visions paradisiaques qui sont autant de reflets inversés des visions infernales d'une modernité synonyme de massification et de sécularisation. La ville à laquelle rêve bien des conservateurs ou des libéraux de sensibilité conservatrice au lendemain de 1945 relève plus du registre du merveilleux et de l'idyllique que d'une réflexion distanciée sur le phénomène urbain. L'imaginaire de la rédemption se nourrit de la perspective harmonieuse d'une humanité débarrassée des déséquilibres et des tourments de la société industrielle et urbaine. Cette vision de bonheur, véritable retour à l'âge d'or, souligne par contraste la barbarie du monde moderne. C'est l'antithèse de la ville gigantesque, sale, oppressante, corruptrice. Wilhelm Röpke décrit dans *Civitas humana* la forme idéale de l'organisation sociale telle

Heinrich),
Geschichtliche
Verantwortung. *Zum
christlichen Verständnis
der deutschen
Geschichte*, Stuttgart,
1949, p. 47.

33 - KÜNNETH
(Walter), *op. cit.*,
p. 103.

34 - TELLENBACH
(Gerd), *op. cit.*, p. 39.

35 - GROSSE (Franz
G.), *Die falschen
Götter. Vom Wesen
des
Nationalsozialismus*,
Heidelberg, 1946,
p. 115.

36 - RAUSCHNING
(Hermann), *op. cit.*,
p. 117.

37 - MUELLER-GRAAF
(Carl Hermann),
op. cit., p. 212.

38 - KAPPHAN
(Hermann), *op. cit.*,
p. 154, MUELLER-
GRAAF (Carl
Hermann), *op. cit.*,
p. 228.

39 - RÖPKE (Wilhelm),
op. cit., p. 250 et 261.

40 - RÖPKE (Wilhelm),
op. cit., p. 70.

qu'elle s'incarne selon lui dans un gros bourg du pays bernois en Suisse : « Outre ses 3000 habitants, il donne asile, en dehors des fermes paysannes, aux petites industries, métiers et professions suivantes : une fabrique de machines, tapie en plein milieu du village, une imprimerie moderne, (...) une filature, (...) une corderie et une longue suite d'artisans apparemment prospères. Le niveau culturel de cette petite localité est indiqué par une librairie importante et répondant aux goûts les plus difficiles, par une boutique d'instruments de musique et par une école secondaire. Ajouterai-je que, partout, brillent la propreté et le sens du beau. Ce qui est ancien est conservé avec beaucoup de piété. Le village, au milieu du plus gracieux paysage, est couronné d'un vieux château ; c'est ainsi qu'on peut dépeindre un établissement humain comme on n'en pourrait rêver de plus réjouissant. C'est notre idéal traduit dans la plus concrète des réalités⁴⁰ ». Cette vision paradisiaque d'une urbanisation maîtrisée est d'une très grande richesse : elle souligne tout d'abord la symbiose de toutes les classes dans l'univers harmonieux d'une petite ville noyée dans la verdure ; elle met ensuite en évidence l'intégration dans un espace semi-rural non seulement de l'artisanat mais aussi de nombreuses industries. Ces dernières présentent en outre toutes les qualités puisqu'elles sont de petite taille, peu voyantes et en même temps efficaces ; elles démontrent donc la possibilité d'une activité industrielle contrôlée et saine. Mais le bourg bernois de Röpke symbolise également l'enracinement de toute une communauté dans une terre riche de beauté et d'histoire, matérialisée par la présence d'un château ancestral. Enfin, ce lieu sain exempt des stigmates de la massification et de l'urbanisation constitue un environnement propice à la

pratique de la culture rendue possible par l'existence d'une librairie bien achalandée et un cadre idéal pour l'éducation des générations futures avec la présence d'une école secondaire.

✱

Les évocations conservatrices du monde contemporain accusé d'avoir enfanté le nazisme révèlent l'existence d'un univers inquiétant peuplé de « grandes villes tentaculaires », d'une humanité victime du « déracinement » et de l'« atomisation », de masses qui ne sont qu'un « flot bouillonnant et informe » et répandent année après année « excréments et urines », d'une « horde dominante » qui s'empare du pouvoir, de « barbares » scientifiques et illettrés, de « cavaliers de l'apocalypse », de « possédés », de « spectres » ou encore de « faux dieux ». De la ville cauchemardesque et nauséabonde décrite par Gerhard Nebel au paradis bernois de Wilhelm Röpke, la même peur de la modernité structure la vision du monde des élites conservatrices allemandes au sortir du second conflit mondial. Les figures les plus marquantes du monde intellectuel y souscrivent, à l'instar d'Alfred Müller-Armack, de Wilhelm Röpke ou d'Otto Heinrich von der Gablentz. Cultivé par plusieurs générations d'universitaires et de publicistes conservateurs ou libéraux-conservateurs, la diabolisation de la modernité a fini par prendre la forme d'un imaginaire social qui, au-delà du discours rationnel qui le supporte, possède sa propre logique de fonctionnement, fondée sur la force combinatoire des images.

Encore convient-il ne pas isoler le discours, une fois mis à jour sa cohérence interne, du contexte politique, économique, social et intellectuel qui le détermine. Conclure à l'immuabilité de la vision du monde des élites conserva-

trices au lendemain de 1945 ne doit pas conduire à sous-estimer l'ampleur des mutations induites par l'écroulement du nazisme ainsi que la démocratisation progressive de la société allemande qui s'opère alors. Du discours à la pratique, la distance est grande et tout l'enjeu d'une réflexion sur le conservatisme allemand des années quarante et cinquante est précisément d'analyser le décalage grandissant entre une vision du monde encore largement empreinte de passéisme et le comportement politique d'élites conservatrices qui s'apprêtent, entre Hitler et Adenauer, à accepter la démocratie avant de cautionner, sous le vocable d'« économie sociale de marché », une croissance économique à bien des égards condamnable à l'aune de l'anti-modernisme réactivé sous le choc de la « catastrophe ».